



Le Pecq, le 10 juin 2019,

Entrée en Terminale

LECTURES DE VACANCES

Chers parents,

Pour le cours de philosophie, lectures obligatoires pendant l'été avec interrogation à la rentrée :

- **pour les L et les ES**

- Gorgias de Platon, édition au choix
- Métaphysique d'Aristote Livre 1, chapitre 1 & 2 (document ci-joint : 4 pages)
- Discours de la méthode de Descartes, édition Vrin (avec notes d'E. Gilson) (ISBN 978-2711601813) 6,37€.

- **Pour les S :**

- Métaphysique d'Aristote Livre 1, chapitre 1 & 2 (document ci-joint : 4 pages)
- Les formes de la vie et la question de l'évolution de Dominique Spisan et Eva Dejoie, Edition Traditions monastiques (ISBN 978-2878100969)
Lecture attentive de la 1^{ère} partie sur les aspects scientifiques

Nous vous assurons de notre entier dévouement.

Les professeurs de Terminale.

Aristote, *Métaphysique*, Livre I (Grand Alpha)

Chapitre premier

<*Sensation, expérience, art, science, philosophie*>

Tous les hommes ont, par nature, le désir de connaître ; le plaisir causé par les sensations en est la preuve, car, en dehors même de leur utilité, elles nous plaisent par elles-mêmes, et, plus que toutes les autres, les sensations visuelles. En effet, non seulement pour agir, mais même lorsque nous ne nous proposons aucune action, nous préférons, pour ainsi dire, la vue à tout le reste. La cause en est que la vue est, de tous nos sens, celui qui nous fait acquérir le plus de connaissances, et qui nous découvre le plus de différences. – Par nature, assurément, les animaux sont doués de sensation, mais, chez les uns, la sensation engendre la mémoire, tandis qu'elle ne l'engendre pas chez les autres. C'est pourquoi les premiers sont plus intelligents et plus aptes à apprendre que ceux qui sont incapables de se souvenir ; l'intelligence¹, sans la faculté d'apprendre, est le partage des êtres incapables d'entendre, tels que l'abeille et les autres genres d'animaux pouvant se trouver dans le même cas ; au contraire la faculté d'apprendre appartient à l'être qui, en plus de la mémoire, est pourvu du sens de l'ouïe.

Les animaux autres que l'homme vivent donc réduits aux images et aux souvenirs ; à peine possèdent-ils l'expérience, tandis que le genre humain s'élève jusqu'à l'art² et jusqu'au raisonnement. C'est de la mémoire que naît l'expérience chez les hommes ; en effet, de nombreux souvenirs d'une même chose constituent finalement une expérience ; or l'expérience paraît être presque de même nature que la science³ et l'art, mais, en réalité, la science et l'art viennent aux hommes par l'intermédiaire de l'expérience, car « l'expérience a créé l'art, comme le dit Polus⁴ avec raison, et l'inexpérience, la chance ». L'art apparaît lorsque, d'une multitude de notions expérimentales, se dégage un seul jugement universel applicable à tous les cas semblables. En effet, former le jugement que tel remède a soulagé Callias⁵, atteint de telle maladie, puis Socrate, puis plusieurs autres pris individuellement, c'est le fait de l'expérience ; mais juger que tel remède a soulagé tous les individus atteints de telle maladie, déterminée par un concept unique, comme les flegmatiques, les bilieux ou les fiévreux, cela appartient à l'art. Or, par rapport à la vie pratique, l'expérience ne paraît différer en rien de l'art ; nous voyons même les hommes d'expérience l'emporter sur ceux qui ont la notion⁶ sans l'expérience. La cause en est que l'expérience est la connaissance des choses individuelles, et l'art celle des choses universelles, et, d'autre part, que toute pratique et toute production portent sur l'individuel : ce n'est pas l'homme, en effet, que guérit le médecin, sinon par accident⁷, mais Callias, ou Socrate, ou quelque autre individu ainsi

¹ Le mot est à entendre au sens large. Il ne s'agit pas ici de la capacité de connaître la nature et les causes des choses, mais d'une faculté à s'adapter et à composer avec son environnement.

² Le mot « art » traduit le grec *technè*. Il s'agit ici de la capacité à créer toute œuvre, celles de la technique, celles de l'artisanat et celles de l'art (au sens contemporain du terme).

³ La science est la connaissance certaine par les causes. Le mot désigne donc davantage de disciplines que les seules sciences expérimentales (que l'on appelle parfois les sciences dures, en y incluant les mathématiques). Pour Aristote, la philosophie est la science suprême.

⁴ Polus était un élève de Gorgias. Voir PLATON, *Gorgias*, 448 c.

⁵ Il ne s'agit pas ici des personnages historiques Socrate et Callias ; ce sont des exemples types. Nous dirions en Français : *Jacques et Jean ou untel et untel*.

⁶ L'idée ou la connaissance.

⁷ *Par accident* veut dire ici « indirectement ». Le médecin guérit un individu, par exemple Callias. Or il se trouve (*accidit*, en latin) que Callias est un homme. Par conséquent, on peut dire d'une certaine manière (indirectement) que « le médecin guérit l'homme ».

désigné, qui se trouve être, en même temps, homme. Si donc on possède la notion sans l'expérience, et que, connaissant l'universel, on ignore l'individuel qui y est contenu, on commettra souvent des erreurs de traitement, car ce qu'il faut guérir avant tout c'est l'individu. Toutefois nous pensons d'ordinaire que le savoir et la faculté de comprendre appartiennent plutôt à l'art qu'à l'expérience, et nous considérons les hommes d'art comme supérieurs aux hommes d'expérience, la sagesse, chez tous les hommes, accompagnant plutôt le savoir : c'est parce que les uns connaissent la cause et que les autres ne la connaissent pas. En effet, les hommes d'expérience connaissent qu'une chose est⁸ mais ils ignorent le pourquoi ; les hommes d'art savent à la fois le pourquoi et la cause. C'est pourquoi aussi nous pensons que les chefs, dans toute entreprise, méritent une plus grande considération que les manœuvres⁹ ; ils sont plus savants et plus sages parce qu'ils connaissent les causes de ce qui se fait, tandis que les manœuvres sont semblables à des choses inanimées qui agissent, mais sans savoir ce qu'elles font, à la façon dont le feu brûle ; seulement, les êtres inanimés accomplissent chacune de leurs fonctions en vertu de leur nature propre, et les manœuvres, par l'habitude. Ainsi, ce n'est pas l'habileté pratique qui rend, à nos yeux, les chefs plus sages, mais c'est qu'ils possèdent la théorie et qu'ils connaissent les causes. En général, le signe du savoir c'est de pouvoir enseigner, et c'est pourquoi nous pensons que l'art est plus science que l'expérience, car les hommes d'art, et non les autres, peuvent enseigner.

En outre, on ne regarde d'ordinaire aucune des sensations comme constituant la science. Sans doute elles sont le fondement de la connaissance du particulier, mais elles ne nous disent le pourquoi de rien : par exemple, pourquoi le feu est chaud ; elles nous disent seulement qu'il est chaud. – C'est donc à bon droit que celui qui, le premier, inventa un art quelconque, dégagé des sensations communes, excita l'admiration des hommes ; ce ne fut pas seulement à raison de l'utilité de ses découvertes, mais pour sa sagesse et pour sa supériorité sur les autres. Puis les arts se multiplièrent, ayant pour objet, les uns, les nécessités, les autres, l'agrément ; toujours les inventeurs de ces derniers furent considérés comme plus sages que ceux des autres, parce que leurs sciences n'étaient pas dirigées vers l'utile. – Aussi tous les différents arts étaient déjà constitués, quand on découvrit ces sciences qui ne s'appliquent ni aux plaisirs, ni aux nécessités, et elles prirent naissance dans les pays où régnait le loisir. C'est ainsi que l'Égypte fut le berceau des Mathématiques, car on y laissait de grands loisirs à la caste sacerdotale.

Nous avons marqué, dans *l'Éthique* <à Nicomaque> quelle différence existe entre l'art, la science, et les autres disciplines du même genre. Sur ce point, maintenant, il nous reste à dire ceci : la science nommée *philosophie* est généralement conçue comme ayant pour objet les premières causes et les principes¹⁰ des êtres. Aussi, comme nous l'avons dit plus haut, l'homme d'expérience paraît être supérieur à celui qui a des connaissances sensibles, quelles qu'elles soient, l'homme d'art, à l'homme d'expérience, l'architecte, au manœuvre, et les sciences théorétiques, aux sciences pratiques. Que donc la philosophie soit la science de certaines causes et de certains principes, c'est maintenant une chose évidente.

⁸ Ils savent qu'une chose *existe*, ou encore ils savent que cette chose *est comme ceci* ou *est comme cela*.

⁹ Un manœuvre est un ouvrier exécutant des travaux qui n'exigent aucune qualification professionnelle.

¹⁰ Un principe est une origine ou un point de départ.

Chapitre 2

<Nature de la philosophie>

Puisque cette science est l'objet de nos recherches, il nous faut examiner de quelles causes et de quels principes la philosophie est la science. Si nous considérons les jugements que nous portons sur le philosophe, la réponse à cette question en deviendra sans doute beaucoup plus claire. – Nous concevons d'abord le philosophe comme possédant la totalité du savoir, dans la mesure du possible, mais sans avoir la science de chaque objet en particulier. Ensuite, celui qui arrive à connaître les choses ardues et présentant de grandes difficultés pour la connaissance humaine, celui-là aussi est un philosophe (car la connaissance sensible est commune à tous ; aussi est-elle facile et n'a-t-elle rien de philosophique). En outre, celui qui connaît les causes avec plus d'exactitude et qui est plus capable de les enseigner est, dans toute espèce de science, le plus philosophe ; et, parmi les sciences, celle que l'on choisit pour elle-même, et à seule fin de savoir, est plus philosophique qu'une science subordonnée¹¹ : il ne faut pas, en effet, que le philosophe reçoive des lois, il faut qu'il en donne ; il ne faut pas qu'il obéisse à autrui, c'est à celui qui est moins philosophe de lui obéir¹².

Tels sont donc les divers jugements que nous portons sur la philosophie et les philosophes. Il en résulte que la connaissance de toutes choses appartient nécessairement à celui qui possède la science de l'universel, car il connaît, d'une certaine manière, tous les cas particuliers qui sont inclus dans le concept universel. Mais aussi il est extrêmement difficile pour les hommes d'arriver à ces connaissances les plus universelles, car elles sont le plus en dehors de la portée des sens. – Les sciences les plus exactes sont celles qui sont le plus sciences des principes, et celles qui partent de principes plus simples sont plus exactes que celles qui partent de principes plus complexes, comme l'arithmétique est plus simple que la géométrie. Mais une science est d'autant plus propre à enseigner qu'elle approfondit davantage les causes, car ceux-là enseignent qui disent les causes de chaque chose. – Connaître et savoir pour connaître et savoir : tel est le caractère principal de la science de l'objet qui est le plus connaissable, car celui qui veut connaître pour connaître choisira de préférence la science parfaite, c'est-à-dire la science de l'objet connaissable par excellence. Or l'objet connaissable par excellence, ce sont les principes et les causes : c'est par eux et à partir d'eux que les autres choses sont connues, et ce ne sont pas les principes et les causes qui sont connus par les autres choses qui leur sont subordonnées. – La science la plus élevée, et qui est supérieure à toute science subordonnée, est celle qui connaît en vue de quelle fin¹³ il faut faire chaque chose. Et cette fin est le bien de chaque être, et, d'une manière générale, c'est le souverain Bien dans l'ensemble de la nature.

De toutes ces considérations il résulte que c'est à la même science que s'applique le nom de *philosophie* : ce doit être, en effet, la science théorique¹⁴ des premiers principes et des premières causes, car le bien, c'est-à-dire la fin, est l'une de ces causes. – Qu'elle ne soit pas

¹¹ Une science subordonnée est une science qui reçoit ses principes d'une autre science ; celle-ci lui est alors supérieure.

¹² Il n'y a pas ici d'orgueil ni de prétention du philosophe. C'est au contraire de la pure logique. Comme son nom l'indique, le *philosophe* « aime la sagesse » ; mais la sagesse donne la capacité à ordonner. C'est donc au philosophe qu'il appartient de mettre de l'ordre et de donner des ordres.

¹³ La « fin » n'est pas ici le terme, mais la finalité, *i. e.* le but ou l'objectif.

¹⁴ La *theoreia* est la contemplation. Il est donc question ici d'une science dont le seul but est la connaissance de l'objet étudié en lui-même. On cherche à connaître, simplement parce que c'est intéressant, et non pas parce que cela nous permettrait d'agir ou de fabriquer une œuvre.

une science poétique¹⁵, c'est ce que montre l'histoire des plus anciens philosophes. Ce fut, en effet, l'étonnement qui poussa, comme aujourd'hui, les premiers penseurs aux spéculations philosophiques. Au début, ce furent les difficultés les plus apparentes qui les frappèrent, puis, s'avançant ainsi peu à peu, ils cherchèrent à résoudre des problèmes plus importants, tels que les phénomènes de la Lune, ceux du Soleil et des étoiles, enfin la genèse de l'Univers. Apercevoir une difficulté et s'étonner, c'est reconnaître sa propre ignorance (et c'est pourquoi aimer les mythes est, en quelque manière, se montrer philosophe, car le mythe est composé de merveilleux). Ainsi donc, si ce fut pour échapper à l'ignorance que les premiers philosophes se livrèrent à la philosophie, il est clair qu'ils poursuivaient la science en vue de connaître et non pour une fin utilitaire. Ce qui s'est passé en réalité en fournit la preuve : presque tous les arts qui s'appliquent aux nécessités, et ceux qui s'intéressent au bien-être et à l'agrément de la vie, étaient déjà connus, quand on commença à rechercher une discipline de ce genre. Il est donc évident que nous n'avons en vue, dans la philosophie, aucun intérêt étranger¹⁶. Mais, de même que nous appelons *homme libre* celui qui est à lui-même sa fin et n'a pas sa fin en autrui¹⁷, ainsi cette science est aussi la seule de toutes les sciences qui soit libre, car seule elle est sa propre fin.

Aussi est-ce à bon droit qu'on pourrait estimer plus qu'humaine la possession de la philosophie. De tant de manières en effet la nature de l'homme est esclave que, suivant Simonide¹⁸, « Dieu seul peut jouir de ce privilège », mais il est indigne de l'homme de ne pas se contenter de rechercher la science qui lui est proportionnée. Si, comme le prétendent les poètes, la divinité est naturellement jalouse, cette jalousie devrait surtout vraisemblablement s'exercer à l'endroit de la philosophie, et tous les hommes qui y excellent devraient être malheureux. Mais il n'est pas admissible que la divinité soit jalouse (selon le proverbe, « les poètes sont de grands menteurs »), et on ne peut pas penser non plus qu'une autre science serait plus précieuse, et celle-ci est seule la plus divine, à un double titre : une science divine est celle qu'il serait le plus digne pour Dieu de posséder, et qui traiterait des choses divines. Or la philosophie, seule, se trouve présenter ce double caractère : Dieu paraît bien être une cause de toutes choses et un principe, et une telle science, Dieu seul, ou du moins Dieu principalement, peut la posséder. Toutes les autres sciences sont donc plus nécessaires qu'elle, mais aucune ne l'emporte en excellence.

Quant à l'état d'esprit dans lequel doit nous mettre son acquisition, il est tout le contraire de celui de nos premières recherches. Le commencement de toutes les sciences, avons-nous dit, c'est l'étonnement de ce que les choses sont ce qu'elles sont : telles les marionnettes qui se meuvent d'elles-mêmes, aux regards de ceux qui n'en ont pas encore examiné la cause, les solstices ou l'incommensurabilité de la diagonale avec le côté du carré¹⁹ : il semble, au premier abord, étonnant à tout le monde qu'une quantité ne puisse être mesurée même par l'unité la plus petite. Or nous devons finir par l'étonnement contraire et, selon le proverbe, par ce qui est meilleur, comme il arrive dès qu'on est instruit de la cause : ainsi, rien n'étonnerait autant un géomètre que si la diagonale devenait commensurable <au côté du carré>.

Nous avons ainsi établi la nature de la science que nous cherchons, et aussi le but de notre recherche et de toute notre investigation.



¹⁵ Une science poétique est une science qui permet la réalisation d'une œuvre extérieure à l'homme. Le terme poétique est ici la transcription du mot grec qui signifie « œuvre », *i. e.* tout objet ou création fait par l'homme.

¹⁶ Extérieur.

¹⁷ Celui qui a sa fin en autrui est l'esclave. Il fait ce que dit son maître, et il le fait *pour* son maître.

¹⁸ C'était un poète.

¹⁹ Il n'existe pas de nombres entiers ou de fraction de nombres entiers d (la mesure de la diagonale du carré) tel que $d^2 = 2c^2$. Il s'agit de l'impossibilité de mesurer la diagonale du carré avec une portion de son côté. On parle alors de *grandeurs incommensurables*.

Guide de lecture d'été

1

TERMINALES ES, L & S **ARISTOTE, *Métaphysique, L. I chap. 1 & 2***

- Le texte est fourni par le Lycée.
- Il doit absolument être lu *au moins deux fois*.
- Vous prêterez une attention particulière à l'enchaînement des idées, aux raisonnements et aux définitions que donne l'auteur.
- À la rentrée, vous pourriez être interrogé sur des questions comme celles-ci :

- [1] D'après Aristote qu'est-ce que tous les hommes désirent ?
- [2] Quelle est la source de ce désir ?
- [3] Quelle différence fait Aristote entre les hommes de l'art et les hommes d'expérience ?

Pourquoi ?

- [4] À quel signe reconnaît-on que l'on est face à un homme de science ?
- [5] Le philosophe possède-t-il un savoir particulier ?
- [6] Pourquoi la philosophie est-elle une science libre ?
- [7] Quelle attitude est au point de départ de la spéculation philosophique ?
- [8] De quoi cette attitude est-elle le signe ?
- [9] Pourquoi le philosophe aime-t-il les mythes ?

TERMINALES ES & L **DESCARTES, *Discours de la méthode***

- Le texte n'est pas fourni par le Lycée. N'importe quelle édition convient.
- Les parties I à IV incluse doivent absolument être lues *au moins deux fois*.
- Vous prêterez une attention particulière à l'enchaînement des idées, aux raisonnements et aux définitions que donne l'auteur.
- À la rentrée, vous pourriez être interrogé sur des questions comme celles-ci :

- [1] Donnez des exemples de sciences évoquées dans la première partie du *Discours*.
- [2] Qu'est-ce que Descartes cherche à emprunter aux mathématiques ?
- [3] Son ambition est-elle de fonder une « mathématique universelle » ? Que faut-il comprendre par-là ?
- [4] L'étude des sciences évoquée dans cette première partie permet-elle à Descartes d'atteindre son but ?
- [5] Pourquoi Descartes se détourne-t-il du « livre du monde » ?
- [6] Quel moyen de connaissance choisit-il alors ?
- [7] Pourquoi Descartes décide-t-il d'entrer en lui-même ?
- [8] L'autorité intellectuelle des grands penseurs passés et présents est-elle conservée ou rejetée par Descartes ? Pourquoi ?
- [9] Quel est le « dessein » de Descartes ?
- [10] Quels sont les avantages et défauts respectifs des trois sciences évoquées par Descartes ?
- [11] En quoi la multiplicité des préceptes nuit-elle à la science logique ?
- [12] Quelles sont les quatre préceptes de la Méthode ?

- [13] Quel est le critère de la vérité pour Descartes ?
- [14] Quels sont les deux critères de ce critère ?
- [15] Descartes fait-il table rase de toutes les connaissances reçues ? Pourquoi ?
- [16] La connaissance sensible est-elle fiable ? Pourquoi ?
- [17] Le raisonnement peut-il induire en erreur ? Pourquoi ?
- [18] Descartes considère-t-il comme faux tout ce qui est extérieur à lui ?
- [19] À quelle proposition le doute ne s'applique-t-il pas ? Pourquoi ?
- [20] Quelle nouvelle connaissance Descartes acquiert-il à partir de là ?
- [21] Comment découvre-t-il l'idée de perfection ?
- [22] Quelle nouvelle conclusion cette idée de perfection permet-elle d'atteindre ?
- [23] Quelles sont les caractéristiques de cet Être ?
- [24] Connaissant cet Être, quelle réponse puis-je apporter à la question suivante : *Y a-t-il un monde qui m'entoure ?*
- [25] Connaissant cet Être, comment peut-on expliquer les erreurs des hommes ?

TERMINALES ES & L **PLATON, *Gorgias***

- Le texte n'est pas fourni par le Lycée. N'importe quelle édition convient.
- Il doit absolument être lu *au moins deux fois*.
- Vous prêterez une attention particulière à l'enchaînement des idées, aux raisonnements et aux définitions que donne l'auteur.
- À la rentrée, vous pourriez être interrogé sur des questions comme celles-ci :

- [1] Quelle est la profession de Gorgias ?
- [2] D'après Gorgias, de quoi la rhétorique est-elle l'art ?
- [3] Socrate l'invite à préciser cette réponse : qu'est-ce que Gorgias ajoute ?
- [4] Selon Socrate, quelle différence y a-t-il entre le savoir et la croyance ?
- [5] À partir de votre lecture du *Gorgias*, dites quelle différence il y a, selon vous, entre persuader et convaincre ?
- [6] Selon Socrate, la rhétorique peut-elle être dangereuse ? Pourquoi ?
- [8] D'après Gorgias, la rhétorique est-elle bonne ou mauvaise, belle ou laide, juste ou injuste ? Et d'après Socrate ? Pourquoi ?
- [9] Socrate en vient à comparer l'orateur à un tyran : pourquoi ?
- [10] D'après Polos, à quels domaines s'étend la puissance de la rhétorique ?
- [11] Comment comprendre la remarque de Socrate : « Nul ne fait le mal volontairement » ?
- [12] Quelle conception Calliclès se fait-il de la justice naturelle ? Est-il d'accord avec Socrate ? Pourquoi ?

**Planifiez vos lectures cet été. Ne vous y prenez pas au dernier moment.
Et, dans l'idéal, parlez de ces lectures avec votre entourage !**